

FOI ET JUSTICE: UN DEVOIR DES CHRETIENS D'EUROPE

Cette conférence a été prononcée par le P. Pedro Arrupe à la Pauluskirche de Francfort-sur-le-Main, le 21 novembre 1976, pendant la séance académique organisée à l'occasion du 50e anniversaire de l'Institut Supérieur de Philosophie et de Théologie "St. Georgen".

Distingués auditeurs,

Au mois d'août 1976, au Congrès Eucharistique mondial de Philadelphie j'ai intitulé mon intervention: "La faim dans le monde et la prédication de la foi". A la fin de cette conférence, un journaliste m'a demandé: "Père Arrupe, n'avez-vous pas l'impression d'avoir un peu exagéré?" J'avais dit en effet: "Nous n'expérimenterons pas vraiment la vertu profonde du pain de vie, tant que nous ne serons pas disposés à donner du pain à ceux dont la vie est en danger". Après ce Congrès de Philadelphie, j'ai poursuivi mon voyage en passant par le Honduras, le Guatemala, le Vénézuéla; et partout on m'a demandé ce que j'avais dit à Philadelphie. La télévision en effet n'avait montré que des images de grandes processions et de la célébration du soir dans le stade. Aucune évocation de ceux dont il était question: les affamés du monde. Visitant donc mes confrères logés dans des baraques au milieu des pauvres, j'ai célébré l'eucharistie dans des églises de fortune au milieu des taudis, distribuant le pain de vie à des marginaux tenaillés par la faim. Après la célébration de la messe, beaucoup venaient m'entourer. Je n'oublierai jamais le visage d'une maman de huit enfants, marqué par la faim et la souffrance. Elle m'a dit: "Père Général, je n'ai plus rien à donner à mes enfants. Priez pour moi, afin que Dieu nous envoie du pain". A ce moment j'ai compris plus clairement que jamais que je n'avais pas exagéré, ni à Philadelphie ni dans les autres endroits où j'avais parlé de la faim dans le monde. Vous comprendrez sans doute maintenant pourquoi cette expérience toute récente m'est venue à l'esprit en pensant à ce que je devais dire ici à Francfort en cette occasion solennelle.

Je sais qu'en ces quelques minutes vous n'attendez pas de ma part une conférence savante. Vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas de réponses toutes faites aux grands problèmes actuels de l'humanité. Mais en tant que chrétiens nous avons le devoir de chercher une réponse, et d'inventer sans cesse, dans toute action qui se présente, des solutions pratiques. Je voudrais ici apporter ma contribution à cette recherche, partageant avec vous mon expérience, et ma conviction personnelle.

I. MON EXPERIENCE PERSONNELLE

J'en avoue franchement: ces dix dernières années, depuis que je dirige la Compagnie, j'ai suivi un processus d'apprentissage. Bien sûr, j'avais déjà vécu pendant vingt-sept ans en dehors de l'Europe, au Japon. Cela m'avait donné une connaissance du monde oriental. Mais la civilisation japonaise, marquée par l'économie industrielle moderne, a bien des points communs avec l'Europe. Durant ces dix dernières années au contraire, des rencontres personnelles et de nombreux contacts directs m'ont fait découvrir toute l'ampleur de la problématique du Tiers Monde: le monde de l'Inde, des pays arabes, de l'Afrique et de l'Amérique Latine. J'ai vu l'épreuve de la pauvreté et de la faim dans ces régions. Je ne citerai pas ici des séries de chiffres; ils sont répétés si souvent aujourd'hui qu'ils ne font plus impression. Mais la rencontre d'affamés fut décisive pour moi. Je ne les ai pas seulement rencontrés l'un après l'autre, mais aussi en groupes, en masses, dans des pays entiers. Ils se débattent dans une situation où ils sont abandonnés, sans espoir. Nombreux sont ceux qui font l'expérience d'une pauvreté passagère; mais la pauvreté chronique est autre chose; elle s'incruste dans l'âme et la chair et peut détruire la confiance en soi. Je n'oublierai pas non plus cette expression de méfiance, ce regard de suspicion chez des pauvres qui pensent que les pays industrialisés sont les principaux responsables de leur misère et de leur difficulté à s'en sortir.

Mais en même temps, j'ai découvert aussi la richesse de ce Tiers Monde: richesse d'une culture humaine authentique, cachée sous la pauvreté et la misère. Il y a une énergie naturelle, une vitalité spirituelle non entamée chez ces peuples. Ils sont capables d'une expérience de Dieu, d'un amour de leurs frères, désintéressé, avec une intensité que l'on ne retrouve pas ailleurs. Ces rencontres m'ont fait corriger les idées que j'entretenais auparavant; j'ai déplacé les axes centraux de ma vision personnelle du monde. Je suis profondément convaincu que l'avenir de l'humanité se joue en bonne partie dans ces pays, ou en tout cas qu'il ne se décidera pas sans eux. Je suis également convaincu que nous avons beaucoup à apprendre de cette partie du monde et de ses habitants. Tout ce que je dis ici, n'est-ce pas l'évidence même? Je l'ai cru moi aussi pendant un certain temps. Puis, je me suis rendu compte qu'autre chose est d'être au courant de manière théorique, à partir d'informations élaborées, autre chose est d'en acquérir une conviction personnelle et d'en tirer toutes les conséquences.

Le second trait caractéristique de mon apprentissage, c'est l'expérience aigle que le temps nous presse. La rapidité des transformations sociales est aujourd'hui une donnée de fait à l'échelle mondiale. Dans le Tiers Monde, le rythme de mutation est extraordinairement rapide et il avance par secousses, par bouleversements profonds. Notre culture européenne, au point de vue matériel, social et spirituel, s'est développée au cours de processus séculaires. A l'inverse, dans les pays du Tiers Monde, nous assistons à des évolutions qui se font en des périodes plus brèves; elles sont donc plus intenses et plus explosives. J'ai aussi très présent à l'esprit le souvenir de visites à plus de vingt universités et Ecoles supérieures d'Amérique Latine. La Compagnie les a fondées pour la plupart après la guerre mondiale. Jusqu'il y a vingt ans à peine, on avait l'impression que se préparait là une génération de jeunes qui savaient ce qu'ils voulaient: construire l'avenir de leur pays, d'une manière neuve, avec le sens de leur responsabilité chrétienne. Aujourd'hui, une grande partie des étudiants sont marxistes. Personne ne peut dire ce qui nous attend demain. Il nous faut agir avec rapidité si nous voulons éviter une catastrophe.

En Afrique, au prix d'un travail incessant et de sacrifices nous, les chrétiens, avons mis sur pied un réseau scolaire et formé une classe dirigeante. Aujourd'hui ces écoles sont en grande partie nationalisées et nombreux sont ceux qui considèrent le christianisme comme un apport étranger à leur race, comme une composante répressive. Allons-nous trouver à temps la voie d'accès à une culture africaine, à une église africaine? En Inde, malgré la faible proportion des chrétiens, l'Eglise a réussi à s'assurer une solide position dans la vie spirituelle et culturelle de cet immense peuple. Mais la révolution sociale et spirituelle de ce continent s'amorce encore à peine sur une large échelle que déjà on peut toucher du doigt le défi lancé aux chrétiens.

En toutes ces expériences comme dans toutes ces rencontres, j'ai vivement ressenti cette préoccupation du temps qui presse. Comme chrétiens, n'hésitons-nous pas trop et trop longtemps? Ne faisons-nous pas souvent des plans à trop long terme, entourés de trop de précautions? Ne restons-nous pas trop volontiers attachés à ce qui est réputé sûr et qui a fait ses preuves, n'ayant pas assez le courage des tentatives et des risques manifestes? Je ne veux certainement pas me faire l'avocat d'actions qui ne soient pas bien planifiées ou soient inspirées par la panique. Mais si l'Écriture nous fait un devoir d'interpréter les signes des temps, nous rendre compte de la rapidité des changements et être décidés à agir à temps en sont aujourd'hui un aspect essentiel.

Qu'on me permette maintenant de parler de la partie de mon expérience qui me tient le plus à cœur. Des indices clairs nous font comprendre que la révolution socio-culturelle du Tiers Monde passe de plus en plus sous l'influence d'idéologies athées. Vous comprendrez que ce fait intéresse la Compagnie de façon particulière puisque le Pape Paul VI l'a expressément chargée d'engager toutes ses forces à triompher de l'athéisme. Il est clair que l'athéisme procède d'une infinité de causes et qu'il serait néfaste de l'ignorer. Mais nous ne pouvons nier, et c'est même aujourd'hui une chose évidente, que l'influence croissante de l'athéisme dans le Tiers Monde est essentiellement liée à l'état social qui y règne. En d'autres termes: une grande partie de ces pays est convaincue que la foi chrétienne, telle qu'elle est prêchée et plus encore telle qu'elle est vécue, n'est pas en état d'éliminer la misère économique, sociale et culturelle et d'établir les conditions plus humaines dont Paul VI a parlé dans son encyclique sur le développement des peuples. Des groupes importants dans ces pays, et surtout beaucoup de jeunes, animés d'un grand idéal, sont convaincus qu'on ne peut plus espérer que ce soit le christianisme, mais uniquement la doctrine sociale marxiste qui introduira, fera progresser et orientera le changement social. En face de la misère sociale existante, le fait que cette théorie soit liée à une conception athée du monde et que cette conception soit au centre du système, n'a plus beaucoup d'importance pour bien des gens. Combien de fois je me suis entendu dire: "Père Arrupe, nous en avons assez de savoir qu'on brûle encore beaucoup de cierges dans nos églises et que nos morts reçoivent encore la sépulture ecclésiastique. Nous devons nous occuper des besoins des vivants, qui sont exploités et qui ont perdu depuis longtemps confiance en notre foi". Si j'avais entendu cela quelquefois seulement, je n'y aurais pas attaché tellement d'importance, j'aurais considéré cela comme un phénomène limité. Mais on me l'a répété continuellement et je sais que de telles paroles expriment ce que ressent aujourd'hui la très grande majorité de l'humanité. Vous comprendrez que je ne puis plus les oublier.

Cette expérience me préoccupe aussi du fait que l'athéisme grandissant ne constitue pas seulement une menace pour le Tiers Monde. Il est le grand défi porté aux pays industrialisés et surtout à l'Europe elle-même. Il domine comme pouvoir politique et idéologique l'Europe orientale et, sous forme de matérialisme vécu, il détermine dans une large mesure le comportement pratique de l'homme occidental, minant progressivement ses institutions et ses structures. Je ne veux pas simplifier, ici non plus, les causes complexes et les antécédents de l'athéisme européen. Mais je prends très au sérieux les paroles de Gandhi: "J'aime le Christ, mais je méprise les chrétiens, parce qu'ils ne vivent pas comme le Christ". En d'autres termes, cela veut dire: Ils ne vivent pas comme le Christ dans leur vie personnelle et ils n'agissent pas comme le Christ quand il s'agit de structurer leurs institutions économiques, sociales et politiques. L'émigration hors du christianisme frappe l'Europe précisément au moment où elle serait appelée à contribuer à la nouvelle structuration du monde, non seulement avec ses moyens techniques mais aussi en garantissant le respect des valeurs morales.

II. LES APPELS LANCES AUX CHRETIENS D'EUROPE

Tout défi exige une réponse. Toynbee, le philosophe anglais de la culture, voit dans la clarté et la force de la réponse donnée le critère même de la vitalité ou du déclin d'une culture. Dans un certain sens, cela est vrai aussi du défi lancé aujourd'hui aux chrétiens et plus concrètement aux chrétiens d'Europe.

D'après l'expérience directe que j'ai eue dans tous les continents, et par suite des responsabilités personnelles que j'exerce à l'égard de ces continents, je suis profondément convaincu que le monde a aujourd'hui besoin de l'Europe et qu'il en aura encore besoin demain. Pour ma part, les idées pessimistes sur la fatigue de l'Europe ne m'impressionnent guère, ni non plus l'émigration spirituelle à bon marché de l'Europe vers le monde asiatique, africain ou celui de l'Amérique Latine, qui seuls, prétend-on auraient l'avenir pour eux. J'y reviens encore une fois: justement parce que le monde non-européen est pour moi un défi personnel, je crois à l'apport indispensable de l'Europe et des chrétiens européens pour la construction de l'avenir.

Permettez-moi d'indiquer quelques directions concrètes dans lesquelles une telle responsabilité pourrait s'engager. Je ne dirai pas grand chose de neuf, mais cela qui me tient personnellement à coeur. Et je n'ai nullement l'intention de faire concurrence à tous ceux qui, dans votre pays, ont exprimé des points de vues de grande importance sur ce sujet.

1. Une des premières tâches des chrétiens d'Europe me semble d'avoir une vision de foi qui corresponde aux exigences de notre temps. Je suis resté profondément impressionné quand parmi les conclusions du Synode des diocèses d'Allemagne Fédérale, j'ai lu le passage suivant: "Si le renouvellement eschatologique du monde, dans chaque homme et dans les structures sociales, doit déjà commencer par notre action présente, tous les chrétiens doivent alors travailler avec résolution et persévérance... à éliminer toute forme d'esclavage. Une telle transformation du monde appartient à la vérité de l'Evangile que nous devons vivre. (Gv. 5, 21 *Entwicklung und Frieden* (Développement et paix) préambule).

Ces paroles du Synode m'ont particulièrement plu car elles expriment une préoccupation identique à celle que la 32ème Congrégation Générale des Jésuites mettait en 1975 au centre de ses conclusions en disant: "La promotion de la justice est condition de fécondité pour toutes nos tâches apostoliques, et notamment de cohérence dans le combat contre l'athéisme. En effet, l'injustice actuelle, sous ses diverses formes, en niant la dignité et les droits de l'homme image de Dieu et frère du Christ, constitue un athéisme pratique, une négation de Dieu" (Décret 4, n. 29).

Ces deux textes sont porteurs d'une même préoccupation: exprimer une vue de foi pour notre temps. Il ne s'agit pas en fait de transformer le message chrétien de salut éternel en un programme d'action sociale et politique. Il s'agit purement et simplement de tirer d'une façon cohérente du message chrétien de salut les conséquences pour un temps et pour un monde qui rejette ce message justement parce que ce message n'est pas vécu d'une manière intégrale et cohérente par ceux qui en sont les porteurs et n'est donc pas capable de donner un témoignage crédible au commandement premier de l'amour fraternel. Ne disons pas trop vite que ceci est déjà une réalité. Ce n'est pas assez de vivre expressément une ou deux fois par an ce lien entre la profession de notre foi et le service de la justice, par exemple, à l'occasion d'une quête en faveur du Tiers Monde. Il s'agit en fait de beaucoup plus. Il faut que ce lien intrinsèque devienne une donnée consciente, sans cesse présente, une inquiétude spirituelle qui oriente notre prière et notre action. En disant cela je n'arrive pas à me défaire d'une préoccupation: que l'on fasse de cette nouvelle vue de foi l'apanage d'un groupe de théologiens marginaux, d'auxiliaires chrétiens pour les pays en voie de développement et d'enthousiastes du Tiers Monde, en somme d'idéalistes et d'utopistes et qu'ainsi cette vue de foi soit réduite à presque rien. Les chrétiens d'Europe réussiront-ils à surmonter ce danger?

Il y a une autre préoccupation dont je ne réussis pas à me défaire non plus: il est d'importance capitale que même les chrétiens du Tiers Monde soient convaincus de cette nouvelle vue de foi. Combien souvent durant mes voyages en Amérique Latine, j'ai constaté que les jeunes, dans leur conception utopique du changement social si nécessaire, se réclamaient de sources et d'idéologies européennes, bien entendu non-chrétiennes. Combien de fois, en revanche, en ai-je rencontré qui cherchaient à justifier leur passivité sociale et leur aveuglement face à l'injustice ambiante avec des arguments théologiques importés d'Europe. J'estime que la théologie européenne peut aujourd'hui offrir quelque chose de plus qu'une pareille idéologie au souffle court. Je vois en cela une grande responsabilité et une tâche sérieuse pour la recherche théologique: nous avons besoin d'une théologie qui affronte les questions de foi et de justice qui passionnent si profondément le monde d'aujourd'hui, une théologie qui approfondisse cette recherche en collaboration avec d'autres disciplines et qui sensibilise la conscience des hommes pour les inviter à une action concrète.

2. Et nous voici face à une seconde tâche pour les chrétiens d'Europe que je définirais comme l'initiative de la "praxis". Le rapport entre foi et justice possède sans aucun doute un aspect fondamentalement théologique, comme je viens de le rappeler. Mais la décision finale relève de l'action pratique. Si je préface mes remarques d'un mot de reconnaissance et de remerciement, je ne le fais pas du tout, croyez-moi, par diplomatie mais bien parce que cela m'est dicté par mon expérience personnelle. Parmi les témoignages les plus crédibles et les plus impressionnants rendus par les chrétiens européens en faveur de la justice dans

le monde, on peut compter l'aide en personnes et en argent que les chrétiens d'Allemagne ont donnée en faveur du développement des peuples. Je sais que vous ne tenez pas à ce que je donne des chiffres ni le nom d'organisations. Soyez-en sûrs pourtant: d'ici part un témoignage continu qui agit plus profondément que bien des théories qui n'engagent à rien. Et je rappelle avec une marque de reconnaissance particulière le fait que dans l'accomplissement de cette tâche se manifeste à nouveau entre chrétiens l'esprit de collaboration et d'oecuménisme.

Nous savons tous très bien que de tels secours peuvent devenir une sorte de routine, que souvent on ne donne que de son superflu, que rarement l'on fait l'expérience d'un vrai renoncement et d'une pauvreté volontaire. Et pourquoi nous, chrétiens d'Europe, ne serions-nous pas prêts à accepter pareil renoncement? Il existe de plus aujourd'hui le danger de la fatigue, du découragement et de la résignation, causé surtout par le fait que nos efforts ne semblent couronnés d'aucun succès visible, peut-être aussi parce que nous nous sommes trop habitués à la vue de la misère. Au nom des millions de personnes qui dépendent de cette aide et qui croient au témoignage des chrétiens européens, je vous supplie de ne pas perdre confiance dans ces gestes concrets de charité.

3. Je ne peux passer sous silence un troisième devoir des chrétiens d'Europe: travailler pour la justice dans le monde actuel comporte essentiellement une perspective institutionnelle. En d'autres termes: l'injustice et l'exploitation ne sont pas le fait seulement des individus et des groupes, elles sont aussi la conséquence des structures économiques, sociales, politiques et culturelles. L'Encyclique de Paul VI sur le développement le dit très clairement, et la Congrégation Générale des Jésuites s'en exprime ainsi: "Dans un monde où l'on reconnaît maintenant la force des structures sociales, économiques et politiques, où l'on découvre aussi leurs mécanismes et leurs lois, le service évangélique ne peut se passer d'une action compétente sur ces structures" (Décret 4, n. 31). Je l'ai expérimenté personnellement et l'expérimente continuellement dans mon souci pour des frères qui travaillent et souffrent au service de l'Eglise. L'amour du chrétien suppose sans aucun doute qu'il pense les blessures de ceux qui sont tombés entre les mains des brigands et sont là, sanglants, sur le bord de la route. Mais le devoir des chrétiens est aussi d'éviter que des hommes innocents n'aient à tomber entre les mains des brigands. Ce devoir est aujourd'hui particulièrement ressenti, il vaut pour tous les chrétiens, mais encore plus, faut-il y insister, pour les chrétiens d'Europe.

Vous avez le devoir de faire entendre votre voix avec courage et franchise lorsque vous voyez des systèmes politiques et économiques exploiter l'homme et le réduire en esclavage. Dans votre pays, vous devez autant que possible contribuer à l'établissement de structures sociales qui éliminent l'injustice et réalisent un bien commun digne de l'homme. Votre responsabilité chrétienne vous impose de ne pas être les derniers à vous engager là où se décide l'avenir de l'humanité au niveau national et international. Je sais bien qu'un engagement qui vise à changer les structures sociales n'a pas bonne presse; comme on dit, il rapporte peu à celui qui s'y donne. Mais, dans ce champ des devoirs du chrétien d'aujourd'hui, ce serait une grave trahison de ne pas nous mettre en présence de cette décision extrêmement importante.

4. Permettez-moi d'indiquer un dernier devoir des chrétiens d'Europe au service de la foi et pour la réalisation de la justice, un devoir dont, selon moi, tout dépend: la décision de vivre radicalement notre foi. L'histoire de l'Europe en est pleine d'exemples. Les grandes réformes et les mouvements mondiaux ont été lancés et réalisés par des hommes qui avaient compris la radicalité du message évangélique: un François d'Assise, une Thérèse d'Avila, un Charles de Foucauld.

Le christianisme n'est pas un "appareil" de pouvoir terrestre auquel correspondrait une loi lui permettant de s'imposer. Il n'est pas une stratégie qu'il suffirait d'appliquer selon les règles de l'art pour en obtenir le succès. Le christianisme est l'irruption de Dieu dans le temps et dans le monde, réalisée historiquement dans le Christ et continuant à se réaliser dans tout chrétien authentique. Une telle irruption divine peut être déformée, empêchée par l'homme; nous sommes extraordinairement inventifs pour lui barrer le passage. A cause de cela, l'Évangile reste lettre morte. Nous ne sommes plus en effet capables d'entendre le radicalisme du message évangélique, nous le minimisons à cause de notre égoïsme effréné, nous ne pouvons non plus opérer les réformes personnelles et sociales nécessaires, parce que nous avons peur des conséquences qui en résulteraient pour nous personnellement.

Je suis profondément convaincu d'une chose: sans une conversion personnelle profonde nous ne serons pas en mesure de répondre aux défis qui nous sont lancés aujourd'hui. Mais si au contraire nous réussissons à abattre les barrières qui se présentent en nous-mêmes, nous expérimenterons de nouveau l'irruption de Dieu et nous apprendrons ce que signifie d'être chrétien aujourd'hui. Pourquoi n'y réussissons-nous pas? Pourquoi cette Europe des grandes figures chrétiennes qui ont été des emblèmes ne serait-elle plus capable de donner un nouveau signe de ses plus profondes ressources: celui d'une décision de vivre la foi de façon radicale?

Distingués auditeurs, dans ces brèves considérations sur ce qui m'a le plus frappé ces dix dernières années, et sur mes espérances pour l'avenir, j'ai gardé présent le motif particulier de cette célébration: le cinquantenaire de l'Institut Supérieur de Philosophie et de Théologie de St. Georgen. Cette célébration s'est ouverte sur des paroles de grande reconnaissance de la part des autorités ecclésiastiques et civiles à l'égard de cette institution. Je m'en réjouis et rends grâce de tout ce qui a été accompli durant ces cinquante années. Je remercie particulièrement tous les amis qui ont apporté un soutien fidèle à St. Georgen dans ces temps difficiles. Ils sont nombreux et je ressens profondément ce qui m'unit à eux.

Cependant cette célébration signifie en même temps une tâche à accomplir. L'Institut Supérieur de Philosophie et de Théologie de St. Georgen est appelé, par son enseignement et ses recherches au service de l'Église, à relever le défi que lui lance le monde actuel. Il a à la faire par la recherche et les publications scientifiques, par la formation de jeunes gagnés à la radicalité de la foi et prêts par leur engagement à en rendre un témoignage convaincant.

Le Cardinal Newman a prononcé autrefois des paroles restées fameuses à propos de temps tourmentés et de l'épreuve de l'Église. Nous expérimenterons de nouveau aujourd'hui une mise à l'épreuve, mais cette fois à l'échelle mondiale. Le même Cardinal Newman, en d'autres passages a montré la nouvelle présence de Dieu et l'irruption nouvelle de son Esprit. Il s'en trouvera pour voir en tout cela une "utopie", sans force pour vaincre le désarroi actuel; mais pour nous, c'est tout simplement la réalité de notre espérance chrétienne, dont S. Paul dit: "L'espérance ne trompe pas" (Rom. 5,5).
